

Jouer Nuit gravement à la santé

Romain, 45 ans, a connu l'enfer du jeu. Des problèmes financiers et rationnels ont transformé cet homme sans problème en joueur compulsif. 8 ans de mensonge, de solitude et de grosse dépression.

«Cela fait deux ans que je ne joue plus. J'ai 250 000 euros de dettes, je n'aurai jamais plus de maison mais j'aime me lever le matin». Romain, âgé de 45 ans, revient de loin. Ce joueur compulsif commence à revivre après huit années de souffrance et de solitude. «Je ne me reconnaissais plus. J'étais Docteur Jekyll et Mister Hyde», confie le miraculé (provisoire) de l'enfer du jeu. «J'ai conscience que le joueur sera en moi toute ma vie. Je dois faire attention à moi et à lui».

Tout a commencé un dimanche, il y a dix ans. Romain vient alors de rompre avec son partenaire à cause de dettes pour un commerce qu'ils avaient monté ensemble et d'une trahison. Un couple brisé, des problèmes d'argent puis plus de maison. «Je n'avais plus de repères». C'est alors qu'il a une «relation» avec un autre homme, un joueur qui, en ce «bête dimanche après-midi», l'emmène au casino. Le début de l'engrenage. «J'ai eu un sentiment de bonheur», se souvient-il. Romain décide alors de refaire l'expérience. «D'abord, une fois toutes les deux ou trois semaines». Puis le rythme s'accélère. Après avoir gagné 5 000 euros, il s'y rend deux à trois fois par semaine.

«Je n'étais qu'un fantôme»

Les machines à sous deviennent alors son obsession. «Il y avait l'appât du gain mais surtout un sentiment de bonheur. Je m'y sentais à l'aise. On m'appelait Monsieur. On me respectait, je me sentais exister», précise-t-il. «De plus, une relation s'établissait entre moi et la machine. Elle me donnait de l'argent ou m'en prenait», analyse-t-il. Durant les six premiers mois, «j'ai perdu énormément d'argent». «Alors, j'ai commencé par emprunter», confie-t-il. Au Luxembourg, puis en Belgique. Il obtient 5 millions de LUF en deux ans. Rien n'arrête alors sa frénésie du jeu. Même pas un accident de voiture. Un jour, pressé d'aller au casino, son véhicule atterrit dans le fossé. «J'ai marché jusqu'à la prochaine ville puis pris un taxi pour aller jouer».

Au sein de l'ASBL où il travaille, Romain n'hésite pas à voler un peu d'argent. La pression est très forte. Tellement forte qu'il quitte son job par peur de laisser seuls les jeunes dont il a la garde pour aller au casino. Il retrouve un travail comme vendeur. Là aussi, la tentation est trop grande. «Je me suis mis à mentir». Lui qui a toujours été serviable et honnête réclame de l'argent à sa famille pour de fausses raisons, pique dans la caisse, et s'arrange pour encaisser l'argent des clients à son compte. Pourtant, il est apprécié des clients et de son patron.

Romain cache en effet bien son jeu. «J'étais l'acteur parfait». Le joueur réussit à cacher son état mental et physique. Avec l'accumulation des dettes, il ne peut plus payer son loyer mais retourne au casino pour les rembourser. Il se terre dans le noir de son appartement, part tôt le matin et rentre tard le soir pour éviter de rencontrer des gens. «Dans la rue, j'avais l'impression que tout le monde connaissait mon cas. J'évitais aussi ma famille». Il jette son courrier pour éviter de lire les mauvaises nouvelles. Il n'arrive plus à dormir, se réfugie dans l'alcool, fume deux paquets de cigarettes par jour. On est en 1998. «Je n'étais plus qu'un fantôme». Au travail, lentilles de couleur, démaquillants, tout y passe pour cacher sa misère. «J'avais le parfait maquillage, on n'a rien remarqué».

Un jour, la dette est trop grande. «J'avais honte de moi, je n'en par-lais à personne». Romain fait une tentative de suicide à la fin de l'année. Première alerte. Sa famille l'envoie chez un médecin. Il fait une thérapie de deux semaines en Allemagne, revient vivre chez ses parents. Près de trois ans de répit. Mais mi-2001, la rechute. «J'ai eu besoin de jouer, j'aurais dû appeler la clinique. Mais je suis allé jouer et j'ai gagné 200 000 LUF. Je les ai perdus le lendemain». Le nouveau cycle est pire que le premier.

«J'ai eu le déclic»

Romain souffre de troubles cardiaques. Début 2002, il décide de mettre fin à ses jours pour de bon. Il avale 100 pilules. Seule l'arrivée de son nouveau partenaire lui évite la mort. «Je lui en ai voulu». A l'hôpital, il a des hallucinations. Finale-ment, il repart en Allemagne. Pendant 22 semaines! «J'ai eu le dé-clic». Tard mais encore assez tôt. Romain veut s'en sortir et fonde, en décembre 2003, avec du mal, un groupe d'entraide, Anonym Glécksspiller au Luxembourg, «pays où on préfère ignorer cette maladie».

L'association est utile pour les autres joueurs comme pour lui. «Voir que les gens veulent s'en sortir, ça m'aide, tout comme de pouvoir aider les autres à éviter le chemin que j'ai fait». Romain semble avoir trouvé les clés de l'indépendance. «J'en parle tout de suite. Cela m'aide beaucoup pour ne pas retomber», avoue-t-il. «Mais quand je me sens bien, je dois faire attention à la rechute. Je veux surtout protéger les gens autour de moi». Il garde donc l'anonymat. Romain avoue savourer maintenant des choses simples : des soirées entre amis, des promenades avec son chien. «Avant la maladie, je ne pensais qu'aux autres, pendant, qu'au joueur qui était en moi, maintenant, je pense à moi», résume-t-il. Une chose est sûre, Romain ne veut plus se laisser prendre au jeu!

Jérôme Quiqueret

«J'en veux à l'État et aux banques»

Alors que Romain n'a plus joué depuis deux ans, il a un certain recul sur son expérience apocalyptique. Sans renier sa part de responsabilité, il lui reste un goût amer. «J'en veux aux banques», explique-t-il. «Les deux premières années, elles ont financé ma dépendance. J'avais 80 000 LUF de salaire mais 100 000 de dettes. Mais j'ai pu longtemps avoir de l'argent avec ma carte de crédit». Un jour, certes, la banque a réagi, mais trop tard. «La banque et les casinos sont les gagnants et moi le perdant».

«L'État est évidemment aussi responsable. En acceptant le projet du casino de Mondorf dans les années 70, l'État s'est assuré de gros revenus d'impôt sans considérer l'aspect humain, notamment la ruine des familles et les problèmes de suicide», regrette-t-il. Avec son association, il attend que «l'État aide les joueurs». «Il a des responsabilités à prendre. Il doit faire de la prévention, donner des subsides et réglementer».

«Les casinos font 70 % de leurs bénéfices avec les joueurs pathologiques», prévient-il. Cependant, l'association n'en souhaite pas la fermeture. Juste que les casinos surveillent les joueurs compulsifs. «Il faut aussi une commission neutre qui fasse une étude du marché du jeu au Luxembourg et de ses conséquences», ajoute-t-il. «Mais ça ne bougera pas sans la voix politique», prévient le président de Glécksspiller qui a envoyé des lettres aux différents partis politiques pour les faire réfléchir. Entre santé publique et finances, il faut choisir.

J. Q.

Trois questions au docteur Muller

***Le Quotidien:* Comment de-vient-on un joueur compulsif?**

Georges E. Muller : Ce sont des gens comme vous et moi. Ils n'ont pas de casier judiciaire. Ils ont commencé un jour à jouer au casino. L'activité est devenue une passion qui s'aggrave. Ces joueurs jouent plusieurs jours par semaine. Ils n'osent pas en parler.

Quelles sont les conséquences?

Les joueurs compulsifs se concentrent de plus en plus sur le jeu et accumulent les dettes. Ils ne l'admettent pas. Leurs situations familiale et professionnelle se détériorent, souvent sur plusieurs années. Les hommes ont des problèmes car ils jouent. Pour les femmes, c'est l'inverse. La passion paraît sans issue, certains veulent se suicider. 25 % des joueurs et 50 % des joueuses. Dans le pays, sur 4 500 joueurs compulsifs potentiels, il y aurait 200 tentatives de suicide par an dont 20 réussiraient.

Comment peut-on traiter cette dépendance au jeu?

Il y a de nouveaux traitements développés notamment en Allemagne. On fait un bilan des dettes puis on discute en tête-à-tête et en groupe pour définir comment les joueurs peuvent renverser la vapeur. C'est la méthode américaine du here and now. On respecte les problèmes et on retrace la biographie. 40 à 60 % des joueurs compulsifs peuvent s'en sortir.

J.Q.